

Carnet Jaune, 6-7-12 août 1897

Derniers Entretiens (DE) 6/8/4

...Je ne puis m'appuyer sur rien, sur aucune de mes œuvres pour avoir confiance. Ainsi j'aurais bien voulu pouvoir me dire : Je suis quitte de tous mes offices des morts. Mais cette pauvreté a été pour moi une vraie lumière, une vraie grâce. J'ai pensé que je n'avais jamais pu dans ma vie acquitter une seule de mes dettes envers le bon Dieu, mais que c'était pour moi comme une véritable richesse et une force, si je le voulais. Alors j'ai fait cette prière : O mon Dieu, je vous en supplie, acquittez la dette que j'ai contractée envers les âmes du Purgatoire, mais faites-le en Dieu, pour que ce soit infiniment mieux que si j'avais dit mes offices des morts. Et je me suis souvenue avec une grande douceur de ces paroles du cantique de St J. de la Croix : « Acquittez toutes dettes. » J'avais toujours appliqué cela à l'Amour... Je sens que cette grâce ne peut se rendre... C'était trop doux ! On éprouve une si grande paix d'être absolument pauvre, de ne compter que sur le bon Dieu.

DE 6/8/8

Je lui demandai le soir pendant Matines ce qu'elle entendait par « rester petite enfant devant le bon Dieu. » Elle me répondit : C'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père ; c'est ne s'inquiéter de rien, ne point gagner de fortune. Même chez les pauvres, on donne à l'enfant ce qui lui est nécessaire, mais aussitôt qu'il grandit son père ne veut plus le nourrir et lui dit : Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même. C'est pour ne pas entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du Ciel. Je suis donc restée toujours petite, n'ayant d'autre occupation que celle de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice, et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir. Être petit, c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est de ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal.

DE 7/8/4

Oh ! si j'étais infidèle, si je commettais seulement la moindre infidélité, je sens que le paierais par des troubles épouvantables, et je ne pourrais plus accepter la mort. Aussi je ne cesse de dire au bon Dieu : « O mon Dieu, je vous en prie, préservez-moi du malheur d'être infidèle. »

De quelle infidélité voulez-vous parler ?

D'une pensée d'orgueil entretenue volontairement. Si je me disais, par exemple : J'ai acquis telle vertu, je suis certaine de pouvoir la pratiquer. Car alors ce serait s'appuyer sur ses propres forces, et quand on en est là, on risque de tomber dans l'abîme. Mais

j'aurai le droit sans offenser le bon Dieu de faire de petites sottises jusqu'à ma mort, si je suis humble, si je reste toute petite. Voyez les petits enfants : ils ne cessent de casser, de déchirer, de tomber, tout en aimant beaucoup, beaucoup leurs parents. Quand je tombe ainsi, cela me fait voir encore plus mon néant et je me dis : Qu'est-ce que je ferais, qu'est-ce que je deviendrais, si je m'appuyais sur mes propres forces ? !...Je comprends très bien que St Pierre soit tombé. Ce pauvre Saint Pierre, il s'appuyait sur lui-même au lieu de s'appuyer uniquement sur la force du bon Dieu. J'en conclus que, si je disais : « Ô mon Dieu, je vous aime trop, vous le savez bien, pour m'arrêter à une seule pensée contre la foi » ; mes tentations deviendraient plus violentes et j'y succomberais certainement. Je suis bien sûre que si St Pierre avait dit humblement à Jésus : « Accordez-moi je vous en prie, la force de vous suivre jusqu'à la mort », il l'aurait eue aussitôt. Je suis certaine encore que Notre-Seigneur n'en disait pas davantage à ses Apôtres par ses instructions et sa présence sensible, qu'il ne nous dit à nous-mêmes par les bonnes inspirations de sa grâce. Il aurait bien pu dire à St Pierre : Demande-moi la force d'accomplir ce que tu veux. Mais non, parce qu'il voulait lui montrer sa faiblesse, et que, devant gouverner toute l'Eglise qui est remplie de pécheurs, il lui fallait expérimenter par lui-même ce que peut l'homme sans l'aide de Dieu. ...Avant sa chute, Notre Seigneur lui dit : « Quand tu seras revenu à toi, confirme tes frères ». Cela voulait dire : Persuade-les par ta propre expérience de la faiblesse des forces humaines.

DE 12/8/3

Depuis l'épi, j'ai des sentiments encore plus bas de moi-même. Mais qu'elle est grande la nouvelle grâce que j'ai reçue ce matin, au moment où le prêtre a commencé le Confiteor avant de me donner la communion et que toutes les sœurs l'ont continué. Je voyais là le bon Jésus tout près de se donner à moi, et cette confession me paraissait une humiliation si nécessaire. « Je confesse à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie, à tous les Saints que j'ai beaucoup péché... » Oh ! oui, me disais-je, on fait bien de demander pardon pour moi en ce moment, à Dieu, à tous les Saints... Je me sentais, comme le publicain, une grande pécheresse. Je trouvais le bon Dieu si miséricordieux ! Je trouvais cela si touchant de s'adresser à toute la Cour Céleste, pour obtenir par son intercession le pardon de Dieu. Ah ! j'ai bien manqué de pleurer, et quand la Sainte Hostie a été sur mes lèvres, j'étais bien émue. ...Que c'est extraordinaire d'avoir éprouvé cela au Confiteor ! Je crois que c'est à cause de ma disposition présente ; je me sens si misérable ! Ma confiance n'est pas diminuée, au contraire, et le mot « misérable » n'est pas juste, car je suis riche de tous les trésors divins ; mais c'est justement pour cela que je m'humilie davantage. Quand je pense à toutes les grâces que le bon Dieu m'a faites, je me retiens pour ne pas verser continuellement des larmes de reconnaissance. ...Je crois que les larmes que j'ai versées ce matin étaient des larmes de contrition parfaite. Ah ! comme il est bien impossible de se donner soi-même de tels sentiments ! C'est le Saint-Esprit qui les donne, lui « qui souffle où il veut. »

Introduction au texte :

En 1921-1924, alors que le procès va vers son terme, Mère Agnès met au net, pour elle-même, dans un carnet relié en brun clair tirant sur le jaune, le recueil le plus complet de paroles de Thérèse et lui donne ce titre neutre : Paroles recueillies pendant les derniers mois de notre sainte petite Thérèse. En 1927, elle livre au public Les dernières paroles de Thérèse : Novissima Verba. Derniers entretiens de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, mai-septembre 1897. Revenons sur la genèse de cet écrit. Ainsi, mi-1897, la maladie s'aggravant, les deux sœurs de Thérèse, Mère Agnès (Pauline) et sœur Geneviève (Céline) font office de garde-malade et d'infirmière.

Alors que Thérèse se remet à écrire (Manuscrit C), début juin, Mère Agnès, de son côté, prend l'initiative de noter les paroles de sa sœur, au crayon, sur des feuilles volantes, et profite des premiers jours où sa sœur est occupée à son manuscrit pour noter aussi les propos qu'elle lui a tenus en avril et en mai. Elle s'en explique au procès : « Pendant les derniers mois de sa vie, j'ai noté, jour par jour, à mesure que j'en étais témoin, les particularités de ses journées, et surtout les paroles qu'elle disait. » Déposant au tribunal le recueil de ces paroles, elle les présente ainsi : « paroles textuelles recueillies par moi [...] de la propre bouche de la servante de Dieu et consignées au fur et à mesure sur un carnet, ce qui paraissait lui être une fatigue et paralysait ses épanchements mais qu'elle me laissait faire avec simplicité craignant de me causer de la peine. » Sœur Geneviève certifie au même procès l'importance et l'exactitude des notations de sa sœur : « Elle écrivait au moment même ce que sœur Thérèse de l'Enfant Jésus disait à celles qui approchaient de son lit ; elle l'écrivait textuel, tel que la chère petite malade le disait ». Ce texte permet de suivre Thérèse dans sa dernière étape : sa grande souffrance, sa spontanéité, sa gaieté, son humour inséparable d'un solide bon sens et d'une très grande profondeur, sa grande liberté et son abandon total, dans la confiance et l'amour, culminant dans cette ultime parole : « Mon Dieu... je vous aime ! »

Ce n'est donc pas au sens strict un écrit de Thérèse mais cela nous renseigne sur les derniers mois de Thérèse, de ses dispositions avant d'entrer dans la Vie.